

Texte de Colette Godard pour le programme du Théâtre de la Ville

Voilà deux ans, Laurent Laffargue recevait le Prix Jean-Jacques Gautier pour sa mise en scène d'une pièce de l'auteur australien Daniel Keene, *Terminus*, présentée au Théâtre de la Ville les Abbesses. C'était leur première collaboration. S'en est suivie une entente complice et un nouveau spectacle : *Paradise*.

Laurent Laffargue a proposé un thème sur lequel Daniel Keene a rêvé. Et travaillé en quelque sorte dans une même ligne : *Terminus* est l'enseigne d'un bar lugubre. *Paradise*, celle d'un cabaret déjeté, où les serveuses sont danseuses, dont le patron répète en boucle que la vie est merveilleuse. Dans les deux oeuvres, se retrouvent les mêmes paumés trébuchant dans le même monde de faux-semblant, de cruel désarroi. Et la même poésie traversée d'ironie.

Encore une fois, Laurent Laffargue prend ses références au cinéma. Non plus dans *Blue Velvet* comme précédemment, mais toujours chez David Lynch : *Mulholland Drive* pour ses ambiguïtés. Plus chez Atom Egoyan : *Exotica* pour l'ambiance noire féerie du lieu, là aussi un cabaret. Plus chez Michael Haeneke pour la construction en fragments déboîtés de son film *Code inconnu*, et de son cinéma en général.

-»Je voulais des histoires mises en parallèle. Celle du patron et de son entourage, des clients, du public. Des éclats de vie qui se chevauchent, se croisent, se cognent, traversent les numéros des artistes, produisent une mise en abîme qui entraîne le public dans le doute. Le décor est un cabaret, dans lequel les spectateurs sont introduits, et enfermés. Ils passent par un sas, les photos de quelques uns seront projetées, mais sous une fausse identité, de sorte qu'ils verront leur propre visage sans plus être certains de rien... Ils ont été installés des deux côtés d'une passerelle. À un bout est le plateau où se produisent les artistes, avec un bar, des écrans, une tournette. De l'autre, c'est le restaurant»...

Ce «Paradis», Laurent Laffargue le voit comme un endroit fermé au monde extérieur, coupé d'une réalité trop pénible à vivre. Le seul élément qui fasse le lien entre le dedans et le dehors, c'est l'obsession de l'argent. La violence du commerce des corps. On vient là pour échapper à sa solitude, en s'agrippant à d'autres solitudes. On y vient par manque d'amour, on n'y trouve pas même le sexe. Ni le désir. À peine un fantasme. Seulement une représentation.

-»Je voudrais que le spectacle interroge l'endroit de cette invraisemblable communication qui passe par l'appel à la sexualité. On espère nous vendre tout et n'importe quoi en passant par des nudités féminines -ou masculines. Les affiches ne sont pas seules en cause. Les clips à la télé, c'est le même procédé, la même fausse transgression, qui à force, tourne au ridicule et ne fait que renforcer le puritanisme. Mais les personnages ne sont pas des caricatures. Ils se débattent au coeur d'un désespoir énorme, qui les met en danger, les rend dangereux... Par leur sensibilité trouble, certaines scènes me font penser à Tchekhov. D'autres aux Marx Brothers, par leur force burlesque, leur désolation furieuse. La violence est présente, c'est certain, au bord du passage à l'acte. Et la sensualité comme un rappel d'enfance. Et la perversion, comme une menace dont on ne sait pas où elle se tient, d'où elle vient... Et aussi une sorte de curiosité intense pour tout ce qui vit».

Laurent Laffargue qui, entre *Terminus* et *Paradise* a créé une version joyeusement extravagante de la comédie de Shakespeare *Beaucoup de bruit pour rien*, n'est pas homme à se complaire dans la mélancolie.

Colette Godard